



ASTRID GARUZ

Tu sais.
Et tu restes
quand même.

Tome I — La chute

ASTRID GARUZ

Tu sais.
Et tu restes
quand même.

Tome I — La chute

Préface

Il existe des histoires qui ne racontent pas encore la sortie.

Elles racontent ce qui précède.

Le glissement.

L'attente.

Les silences qu'on excuse.

Les nuits qu'on traverse sans bruit.

Le moment précis où une femme commence à se quitter sans encore s'en rendre compte.

Ce livre commence là.

Note de l'autrice

J'ai choisi la forme du roman.

Mais la mécanique qu'il raconte, je l'ai reconnue trop souvent pour la croire rare.

En tant que médium et énergétique, j'ai entendu revenir les mêmes silences, les mêmes justifications, les mêmes attentes, les mêmes bascules invisibles.

Des femmes qui tiennent.

Qui minimisent.

Qui espèrent encore.

Qui s'abîment sans toujours voir quand elles ont commencé à glisser.

Suzy est une fiction.

Mais ce qu'elle traverse porte la trace de beaucoup d'autres.

Chapitre 1

Ce qu'on apprend avant de savoir qu'on apprend.

Suzy a grandi dans une maison où l'air changeait selon l'heure.

Le matin, avant que son père se lève, c'était calme. Sa mère préparait le café en silence, les gestes précis et économes de quelqu'un qui a appris à ne pas faire de bruit. Suzy mangeait debout, vite, les yeux sur la porte.

Après, ça dépendait.

Les jours sans alcool, son père était presque doux. Il posait une main sur sa tête en passant. Il faisait une blague que personne ne trouvait vraiment drôle mais que tout le monde saluait d'un sourire contraint. Il mangeait ce qu'on lui servait et sortait sans claquer la porte.

Les autres jours — et il y en avait beaucoup — Suzy apprenait à lire l'atmosphère avant d'entrer dans une pièce. La façon dont sa mère tenait ses épaules. Le silence qui avait une texture différente selon ce qui allait suivre. L'odeur, aussi. Cette odeur-là qu'elle reconnaîtrait entre mille, même des années plus tard, même quand elle ne voulait pas la reconnaître.

Elle avait appris, très tôt, que l'amour et la peur pouvaient tenir dans le même corps.

Sa mère ne travaillait pas. Elle s'occupait de la maison, des enfants, de lui — avec une dignité tranquille qui aurait pu passer pour de la sérénité si on ne l'avait pas regardée de près. Si on n'avait pas vu ses mains trembler légèrement quand elle entendait la clé dans la serrure après vingt-deux heures. Elle avait organisé toute sa vie autour d'un homme qui ne le méritait pas toujours, et elle l'avait fait sans se plaindre, sans partir, sans jamais vraiment nommer ce qu'elle portait.

Suzy la regardait. Elle apprenait.

Elle apprenait que les femmes attendent. Qu'elles s'adaptent. Qu'elles font de la place. Qu'elles trouvent dans les jours ordinaires quelque chose qui ressemble assez au bonheur pour ne pas chercher autre chose.

Elle apprenait que le manque peut devenir une forme de normalité si on l'appelle autrement.

Elle apprenait à survivre à quelqu'un qu'on aime.

◆ ◆ ◆

À dix-huit ans, Suzy était partie.

Pas loin. Pas avec fracas. Un appartement, un travail dans une boutique de fleurs — elle aimait les fleurs, leur façon de tenir debout même coupées — et le début d'une vie à elle. Une vie dans laquelle personne ne changeait selon l'heure.

Silencieuse, presque vide, mais prévisible.

Et la prévisibilité, pour Suzy, c'était déjà du luxe.

Les années avaient passé. Des hommes, quelques-uns. Rien qui dure. Rien qui tienne. Elle ne savait pas très bien comment faire pour qu'un homme reste — ou peut-être qu'elle n'avait pas encore rencontré quelqu'un pour qui elle aurait voulu l'apprendre.

Jusqu'à Jean.

Chapitre 2

Ce qu'elle a cru trouver.

Jean est entré dans sa vie un soir de novembre.

Elle était chez des amis communs, le dos légèrement appuyé contre le mur avec un verre à la main, dans sa façon habituelle de passer inaperçue. Il s'était approché sans la déstabiliser. Pas comme ces hommes qui occupent tout l'espace et vous regardent comme s'ils vous rendaient service. Il avait simplement commencé à parler — du film qu'il avait vu la semaine d'avant, de la pluie dehors — et Suzy avait parlé aussi, sans s'en rendre compte.

Ce qui l'avait frappée d'abord, ce n'était pas son physique. C'était ça — cette façon qu'il avait de ne pas lui demander de performer. D'être là sans qu'elle ait à justifier d'y être.

Jean avait quelque chose de stable. D'un calme qui ne ressemblait pas à l'indifférence.

Il avait un travail stable, un appartement à lui, un compte en banque qui lui permettait de ne pas compter. Il payait sans regarder l'addition. Il prenait des décisions sans hésiter. Il savait où il voulait aller dîner, quelle heure de train prendre. Ces choses-là, en apparence banales, produisaient sur Suzy un effet qu'elle ne savait pas encore nommer.

Ce n'était pas de l'amour — pas encore. C'était quelque chose de plus viscéral. De plus ancien.

C'était le sentiment, pour la première fois depuis longtemps, de ne pas avoir à être sur ses gardes.

Il ne buvait pas. Enfin — il buvait comme les gens boivent, un verre de vin au dîner, un whisky quand il sortait. Mais il ne changeait pas. L'air autour de lui restait le même quelle que soit l'heure.

Suzy avait mis du temps à réaliser à quel point ça comptait pour elle.

◆ ◆ ◆

Leurs premiers mois ensemble avaient quelque chose de doux et de presque irréel. Des croissants le dimanche matin. Son café sans sucre. Ce regard qu'il posait sur elle parfois — attentif, tranquille — qui lui donnait l'impression d'exister pleinement.

Elle avait pris l'habitude de s'endormir contre son épaule avec une sensation qu'elle n'avait jamais vraiment eue enfant.

Quelqu'un veille. Rien ne va arriver cette nuit.

La boutique de fleurs où elle travaillait lui pesait un peu — les horaires, les basses saisons, la fatigue des journées debout. Un soir, Jean avait dit, presque négligemment, qu'elle n'était pas obligée de continuer si elle ne voulait pas. Qu'il gagnait suffisamment. Que si elle préférait s'occuper de la maison, organiser leur quotidien à eux deux, ça lui convenait très bien.

Il avait dit ça simplement. Sans pression. Avec cette douceur qu'il avait pour les choses importantes.

Suzy avait réfléchi quelques jours. Puis elle avait donné sa démission.

Elle n'avait pas vu, dans ce moment-là, qu'elle reproduisait quelque chose. Que ce glissement — renoncer à son autonomie, s'organiser autour d'un homme, tenir la maison — elle l'avait regardé faire toute son enfance. Sa mère n'avait jamais travaillé non plus. Sa mère aussi s'était construite autour de lui.

Le schéma était là, silencieux, déjà en place. Mais Suzy n'avait pas de raison de le voir — Jean n'était pas son père. Jean ne buvait pas. Jean était stable.

Jean était exactement ce dont elle avait toujours manqué.

Alors elle avait donné. Tout ce qu'elle savait donner. Elle avait appris à aimer comme sa mère le lui avait montré — en faisant de la place, en s'adaptant, en rendant la vie de l'autre plus douce sans qu'il ait à le demander. La maison toujours propre. Le dîner toujours prêt. Elle connaissait ses humeurs, ses préférences, les jours où il valait mieux ne pas parler.

Elle s'était organisée autour de lui sans s'en rendre compte. Comme on s'organise autour d'une fenêtre qui donne sur la lumière.

Et pendant trois ans, ça avait tenu.

Chapitre 3

Le presque rien qui change tout.

Ça avait commencé par des détails.

Des si petits détails que Suzy elle-même n'aurait pas su dire à quel moment elle avait commencé à les collecter. À les ranger dans un tiroir qu'elle n'ouvrait pas mais qui prenait de la place.

Le téléphone, d'abord. Jean avait toujours posé son téléphone n'importe où — sur la table, sur le bord de la baignoire, oublié dans son manteau. Puis un jour il avait commencé à le garder sur lui. L'écran retourné face contre table. Des sorties de pièce pour répondre à certains appels.

Suzy l'avait remarqué. Elle n'avait rien dit.

Les retards, ensuite. Pas spectaculaires. Une heure par-ci, deux heures par-là. Des explications propres — Ludo, un dossier, une réunion qui s'était étirée. Des explications auxquelles elle n'avait aucune raison de ne pas croire.

Mais quelque chose dans son corps recevait ces informations différemment que son cerveau.

Elle avait commencé à noter l'heure quand il partait. Pas consciemment — juste ce réflexe de regarder l'horloge au moment où la porte se refermait. Puis de la regarder encore quand il rentrait. De calculer.

Elle ne se l'avouait pas encore. C'était juste de l'attention, se disait-elle. De la vigilance. Rien de plus.

Le désir aussi s'était modifié. Pas disparu — mais modifié. Jean était fatigué, souvent. Il disait que le travail le vidait. C'était plausible. C'était peut-être vrai. Mais Suzy, la nuit, sentait la distance entre leurs deux corps dans le lit — cette distance qui n'était pas physique mais qui était réelle, qui prenait de la place, qui avait une température.

Elle fixait le plafond. Elle écoutait sa respiration. Elle essayait de ne pas penser.

Et c'est dans ces nuits-là que quelque chose de très ancien avait commencé à se réveiller. Cette vigilance d'enfance. Ce guet permanent. Cette façon d'écouter l'air pour savoir ce qui allait suivre.

Elle ne faisait pas encore le lien. Mais son corps, lui, avait déjà commencé à comprendre.

Chapitre 4

Ce que Mimi savait.

Ce matin-là, Suzy était descendue chez la fleuriste comme chaque semaine. Elle avait le teint tiré, les yeux légèrement bouffis. Elle avait mis des lunettes de soleil malgré le ciel couvert. Elle voulait des tulipes — quelque chose de simple, quelque chose pour contrebalancer le gris de son intérieur.

Mimi l'avait regardée d'une façon qui lui avait serré quelque chose dans la poitrine. Pas le regard habituel — chaleureux, commerçant. Celui-là était différent. Plus long. Plus direct. Le regard de quelqu'un qui a vu quelque chose et qui hésite sur ce qu'il doit faire avec.

— Vous allez bien, Suzy ?

Suzy avait souri. Automatiquement.

— *Très bien, merci. Et vous ?*

Mimi n'avait pas répondu tout de suite. Elle avait continué à la regarder avec cette expression indéchiffrable, et Suzy avait eu l'étrange sensation d'être transparente.

— Oui, merci.

Rien d'autre. Mais ce rien-là avait pesé lourd.

Dans la voiture, Suzy s'était regardée dans le rétroviseur. Elle avait scruté son propre visage à la recherche de ce que Mimi avait vu. Elle avait l'air fatiguée, oui. Rien d'alarmant.

Alors pourquoi ce regard ?

Elle avait démarré. Elle était rentrée. Elle avait mis les tulipes dans le vase et elle avait attendu Jean.

Elle attendait toujours Jean.

Chapitre 5

Le moment où on ne peut plus faire semblant de ne pas savoir.

Jean était rentré à vingt-deux heures passées.

Suzy était assise à la table de la cuisine, une cigarette à la main — elle ne fumait normalement que dehors, mais ce soir elle s'en foutait. Ça l'occupait. Ça donnait quelque chose à faire aux mains qui tremblaient un peu sans raison apparente. Aucun message. Aucun appel.

La clé dans la serrure. Jean qui entre, qui sent le froid de dehors et autre chose — quelque chose de discret, presque imperceptible. Il s'approcha, l'embrassa sur le front avec ce naturel de tous les soirs, ce naturel qu'elle avait autrefois trouvé rassurant et qui ce soir lui parut presque insultant.

— Ça va ?

— *Oui. Et toi ?*

— Fatigué. Grosse journée. Je suis passé voir Ludo — il avait besoin des documents pour demain.

Suzy n'avait rien répondu. Elle avait regardé la cendre de sa cigarette.

Ils étaient allés se coucher. Jean s'était endormi en trois minutes. Ce sommeil lourd, sans hésitation, ce sommeil de quelqu'un qui n'a rien à se reprocher — ou qui a appris à ne plus rien ressentir.

Suzy était restée les yeux ouverts dans le noir.

♦ ♦ ♦

Il était deux heures du matin quand elle s'était levée.

Elle avait marché jusqu'au salon sans allumer. Le téléphone de Jean était posé sur la table basse, face contre table, en charge. Elle s'était arrêtée devant. Elle avait écouté le ronflement de Jean depuis la chambre, régulier, indifférent.

J'ouvre. J'ouvre pas.

Elle savait ce qu'elle risquait. Certaines choses, une fois vues, ne peuvent plus être non-vues. Il y avait une frontière là, dans cet écran noir, et qu'une fois passée il n'y aurait plus de retour possible vers l'avant.

Son cœur battait trop fort pour le silence de cette maison.

Elle prit le téléphone.

Elle tapa le code. L'écran s'alluma, blanc et brutal dans le noir du salon.

Elle alla dans les messages.

Et elle vit ce prénom.

Jennifer.

Deux syllabes. Trois lettres de plus que nécessaire pour que tout bascule.

Elle ouvrit la conversation. Elle lut.

ce soir je ne pourrai pas ma femme va se douter de quelque chose sinon

Elle ne lut pas la suite.

Il n'y avait pas besoin de lire la suite.

Elle resta là, debout dans le noir, le téléphone entre les mains, et quelque chose en elle fit un bruit silencieux — comme une vitre qui se fissure sans se briser encore, mais dont on sait que les morceaux vont tomber.

Ma femme.

Il avait écrit ma femme.

Pour Jennifer, Suzy n'était pas Suzy. Elle était l'obstacle. Celle qu'on contourne.

Celle dont il faut gérer les soupçons pour pouvoir continuer.

Elle reposa le téléphone exactement où elle l'avait trouvé. Face contre table. En charge.

Elle alluma une cigarette. Rata le briquet deux fois. Ses mains ne lui obéissaient plus.

Elle pleurait sans s'en être rendu compte — ces larmes qui viennent sans sanglot, sans décision, parce que le corps n'a plus d'autre endroit où mettre ce qu'il porte.

Elle pressa sa main contre sa bouche pour ne pas faire de bruit.

Pour ne pas le réveiller. Pour ne pas déranger.

Même là. Même comme ça.

À cinq heures du matin, elle retourna se coucher à côté de lui. Elle s'allongea à vingt centimètres de cet homme qui ronflait tranquillement, et elle fixa le plafond jusqu'à ce que la lumière du jour commence à filtrer sous les volets.

Chapitre 6

Les courses. Les yaourts. Comme si de rien n'était.

Le lendemain matin, Jean était déjà parti quand elle se réveilla. Une fraction de seconde — juste une — elle ne se souvint de rien. Le sommeil avait tout effacé. La place froide à côté d'elle. L'oreiller avec la forme de son absence. Puis tout revint.

Le téléphone. Jennifer. Ma femme.

Elle resta allongée, les yeux au plafond, et son cerveau fit ce qu'il savait faire depuis très longtemps. Il construisit une explication raisonnable.

Ce soir je ne pourrai pas. Ça pouvait vouloir dire tellement de choses. Un dîner. Une réunion. Et ma femme — c'était une façon de parler entre collègues. Rien de concret. Rien de prouvé.

Elle n'avait rien vu. Elle avait imaginé.

Jean rentrait tous les soirs. Jean dormait dans ce lit. Jean l'embrassait sur le front.

Elle se leva. Se lava à peine. S'habilla avec ce qui traînait. Sortit.

Elle fit les courses. Elle acheta ses yaourts préférés, le café qu'il aimait, le pain qu'il prenait chaque matin. Elle rentra. Rangea. Plia le linge.

La vie continuait comme si de rien n'était.

Parce que tant qu'elle ne demandait pas, elle pouvait encore choisir de ne pas savoir.

C'était ce qu'elle avait appris. Tenir. Continuer. Faire de la place.

Chapitre 7

Avec Ludo.

Une semaine passa.

Jean rentrait à peu près à l'heure. Il était à peu près comme avant. Suzy observait, souriait, faisait la cuisine, faisait semblant.

Puis un soir au dîner, il posa sa fourchette et dit qu'il devait partir à Paris le week-end suivant. Pour le travail. Tout le week-end.

Suzy entendit ces mots comme dans du coton. Sa vision se brouilla légèrement. Le son de la pièce devint un fond lointain pendant qu'elle regardait le visage de Jean — ce visage qu'elle connaissait par cœur et qui ce soir lui semblait appartenir à quelqu'un qu'elle ne connaissait pas du tout.

Il se leva. Alla vers l'évier. Continua à parler en se lavant les mains. Elle perçut son enthousiasme — quelque chose dans sa voix qui montait légèrement, qui s'animait. L'enthousiasme d'un homme qui a quelque chose à attendre.

— Tu devrais te reposer. T'as pas bonne mine.

Dans le noir de la chambre, plus tard, elle rassembla ce qu'il lui restait de courage.

— À Paris... tu pars avec qui ?

Un silence d'une seconde. Trop court. Trop préparé.

— Avec Ludo.

Deux mots. Fluides. Sans hésitation. Comme une réponse qu'on a répétée.

Chapitre 8

Ce qu'on voit quand on n'a plus le choix de ne pas voir.

Le mercredi matin, Suzy alla au yoga.

Elle avait le teint blafard, les yeux gonflés, ce regard de quelqu'un qui a passé la nuit à ne pas dormir et le jour à faire comme si. Mimi était là. Et Julie, sa copine directe qui disait les choses sans les enrober.

Suzy déroula son tapis. Elle posa ses mains à plat sur ses cuisses. Elle essaya de respirer.

Et sans comprendre comment, sans même sentir les larmes arriver, elle se retrouva à pleurer. Pas un sanglot — juste des larmes qui coulaient silencieusement, comme si le corps avait décidé tout seul que c'était le moment. Mimi et Julie s'approchèrent.

— Tu sais ? dit Mimi tout doucement.

— *Je sais quoi ?*

— Pourquoi tu pleures ?

— *Je crois que Jean me trompe. Mais... je suis pas sûre.*

Mimi et Julie échangèrent un regard — un de ces regards entre femmes qui contiennent une conversation entière.

— Quand une femme ressent ce genre de chose, c'est jamais anodin.

Cette phrase fit quelque chose dans la poitrine de Suzy. Quelque chose qui se déplaça.

Je me fais pas de film.

◆ ◆ ◆

Elle prit sa voiture. Roula jusqu'au bureau de Jean. Se gara sur le parking d'en face. Attendit.

Jean sortit à l'heure du déjeuner. Elle le reconnut à sa façon de marcher — cette démarche légèrement assurée qu'elle avait toujours trouvée séduisante. Il portait sa veste grise. Il avait l'air détendu, presque léger.

Il n'était pas seul.

La femme marchait à côté de lui avec cette aisance des gens qui ont l'habitude d'être ensemble. Grande. Brune. Elle dit quelque chose et il rit — un rire vrai, Suzy le reconnut, elle le connaissait par cœur.

Il riait avec elle comme il riait avec Suzy, avant.

La femme posa brièvement une main sur le bras de Jean en marchant. Un geste court, naturel, le geste de quelqu'un qui a ses habitudes.

Suzy s'effondra sur le volant. Des pleurs qui venaient du ventre, qui secouaient les épaules, qui faisaient du bruit même quand elle essayait de les contenir. Elle pleurait dans sa voiture sur un parking et elle ne savait plus si c'était de douleur ou de honte ou des deux en même temps.

Elle ne sortit pas de la voiture. Elle rentra.

Chapitre 9

Jennifer.

Jean rentra le soir plein d'entrain.

Il trouva Suzy recroquevillée sur le canapé dans la pénombre, lumière éteinte, une cigarette à la main, les yeux bouffis. Il s'accroupit devant elle avec cet air inquiet qui aurait pu être de l'amour ou de la culpabilité — les deux se ressemblaient tellement qu'elle n'arrivait plus à les distinguer.

— Ça va ? Qu'est-ce qui se passe ?

Elle le regarda. Et quelque chose en elle décida.

— *Je t'ai vu aujourd'hui. Je suis venue à ton travail. Je me suis garée en face.*

Jean ne bougea pas.

— *Tu sortais déjeuner. Avec une femme.*

Une fraction de seconde — quelque chose traversa son visage. Puis le masque se remit en place, lisse, contrôlé.

— Aah. Oui. Jennifer — mon assistante. On est allés déjeuner, c'est normal, on travaille ensemble...

Le prénom.

Il avait dit le prénom.

Elle n'avait pas dit Jennifer. Elle avait dit une femme. Et lui avait dit Jennifer sans attendre, sans hésiter, comme si ce prénom était le premier à lui venir parce que c'était le seul qui comptait.

Suzy sentit quelque chose monter dans sa gorge. Pas des larmes. Autre chose. Plus chaud. Plus violent.

— *C'est avec cette Jennifer que je dois me douter de quelque chose ?*

Jean se figea.

Le silence qui suivit dura trois secondes et contenait tout.

Chapitre 10

Ce qu'on dit quand on ne peut plus se retenir.

Ce qui suivit dura deux heures.

Jean admit — progressivement, par couches, comme quelqu'un qui lâche du lest pour ne pas tout perdre d'un coup. Jennifer existait. Il y avait eu des messages.

Des déjeuners. Des soirs où il n'était pas allé voir Ludo.

Il minimisait en même temps qu'il avouait, ce qui rendait chaque aveu encore plus douloureux.

— C'est pas ce que tu crois. C'est compliqué. Elle est très présente au bureau, elle anticipe tout, elle sait se rendre indispensable...

Suzy l'entendait décrire une femme efficace, organisée, décidée — et ce portrait produisait en elle quelque chose d'étrange et de honteux. Elle commençait à se comparer. À chercher ce qu'elle n'était pas. Pas assez vive. Pas assez légère. Pas assez indispensable.

Jean dit qu'il l'aimait. Qu'il avait peur de la perdre. Il pleura un peu — assez pour troubler, pas assez pour réparer.

Et la chose la plus terrible fut que Suzy eut envie de le croire. Tellement envie.

Son corps tremblait. Sa poitrine était trop serrée. Elle avait froid malgré la chaleur de l'appartement.

Elle finit par lui dire qu'elle avait besoin de réfléchir. Elle alla dans la salle de bain. Ouvrit le placard. Sortit la boîte d'anxiolytiques qu'elle n'avait pas touchée depuis des mois.

Elle en prit un. Regarda la boîte. En prit un deuxième.

Dans le miroir, elle regarda son visage.

Elle ne se reconnut pas tout à fait.

Chapitre 11

La vraie chute commence ici.

Elle resta.

Ce n'était pas une décision consciente. C'était l'absence de décision — ce moment où on ne part pas non pas parce qu'on choisit de rester mais parce que partir demande une force qu'on n'a plus.

Jean était là. Il était dans ce lit, dans cet appartement, dans cette vie qu'ils avaient construite ensemble. Et sans lui — qu'est-ce qu'il restait ? Un appartement vide. Un quotidien sans structure. Et cette sensation qu'elle connaissait depuis l'enfance — être seule dans une maison où l'air peut changer à n'importe quelle heure.

Elle ne pouvait pas.

C'était dans le corps — une panique physique, viscérale, à l'idée de se retrouver sans lui. Comme si partir signifiait mourir d'une façon qu'elle ne savait pas nommer.

Alors elle resta. Et les jours qui suivirent, elle fit ce qu'elle savait faire — elle redoubla d'efforts. Nouveau parfum. Nouvelles tenues. Elle cuisinait ses plats préférés. Elle était disponible, attentive, présente. Elle espérait que si elle était assez bien, il choisirait de ne pas la perdre.

Elle ne voyait pas encore qu'elle reproduisait quelque chose de très précis. Que sa mère aussi avait fait ça — s'était rendue indispensable, avait tout donné pour qu'il reste. Et qu'il était resté. Et que ça n'avait pas changé grand-chose.

Jean, lui, ne savait pas quoi faire de cette Suzy-là. Trop présente, trop tendue sous la surface. Il l'acceptait. Il répondait à ses efforts avec une gratitude mal à l'aise. Mais quelque chose entre eux avait changé de texture. Il y avait maintenant une question dans chaque pièce. Invisible mais permanente.

Chapitre 12

Ce qu'on devient quand la peur prend le volant.

Les semaines passèrent. Et Suzy changea.

Pas d'un seul coup — par glissements successifs, si progressifs que ni elle ni Jean n'auraient pu dire exactement à quel moment ça avait commencé.

Elle vérifia son téléphone un soir qu'il l'avait laissé dans la cuisine. Puis deux fois.

Puis régulièrement — avec cette habileté qu'on acquiert dans le secret, cette rapidité des gestes, ce regard vers la porte pour s'assurer qu'il ne revenait pas.

Elle fouilla sa veste. Les poches. Un ticket de caisse d'un restaurant qu'elle ne connaissait pas. Elle le remit exactement où elle l'avait trouvé, les mains légèrement tremblantes.

Elle écouta ses appels depuis le couloir. Elle ne pouvait pas entendre les mots mais elle entendait le ton — et le ton lui apprenait des choses.

La nuit, quand il dormait, elle prenait son téléphone. Elle avait appris à enlever puis remettre le code sans faire de bruit. Elle lisait. Elle cherchait. Elle trouvait parfois des fragments, des ambiguïtés qu'elle retournait dans tous les sens pendant des heures sans pouvoir s'arrêter.

Elle dormait de moins en moins.

Les anxiolytiques aidaient à éteindre les bords. Elle en prenait le soir, parfois le matin aussi quand l'angoisse était trop forte dès le réveil. La boîte se vidait plus vite qu'elle ne l'aurait voulu. Elle en commandait une autre sans en parler à Jean. Sexuellement, quelque chose s'était dérégulé. Elle avait commencé à le solliciter plus souvent — pas par désir, ou pas seulement, mais avec cette idée confuse que si elle était là, présente, désirable, il n'aurait pas besoin d'aller chercher ailleurs. Jean acceptait parfois. Mais à travers l'acte elle ne sentait plus Jean — elle sentait son absence, sa distraction, cette façon qu'il avait de fermer les yeux et d'être ailleurs.

Et après, elle se demandait s'il pensait à Jennifer. Si elle était moins bien. Si son corps ne lui suffisait plus.

Elle se dégoûtait de se poser ces questions. Et elle continuait à se les poser.

♦ ♦ ♦

Jean avait commencé à remarquer quelque chose. Pas la surveillance — il n'en savait rien encore. Mais ce changement dans la texture de Suzy, cette présence devenue étouffante, cette façon de le regarder avec trop d'intensité.

— Ça va ? T'as l'air stressée.

— *Je vais très bien. Je t'aime, c'est tout.*

Il hochait la tête. Il n'insistait pas. Mais quelque chose dans ses yeux — une légère retenue — indiquait qu'il commençait à sentir quelque chose sans pouvoir le nommer.

Et plus il prenait de la distance, plus Suzy paniquait. Et plus elle paniquait, plus il prenait de la distance. La boucle était en marche. Personne ne savait comment l'arrêter.

Chapitre 13

Ce qui sort quand on n'en peut plus.

La première vraie crise arriva un mardi soir.

Jean était rentré une heure en retard. Une heure seulement. Mais Suzy attendait depuis que la pendule avait dépassé dix-neuf heures trente avec une tension qui avait monté sans endroit où aller.

Quand il ouvrit la porte, quelque chose lâcha.

— *T'étais où ?*

— Au bureau. Je t'ai dit, j'avais un dossier à finir.

— *Tout seul ?*

Un silence. Court mais perceptible.

— Évidemment tout seul. Qu'est-ce que tu sous-entends ?

— *Je sous-entends rien. Je demande.*

— Tu as une drôle de façon de demander.

Et là quelque chose bascula. Suzy entendit dans sa propre voix une tonalité qu'elle ne reconnut pas — quelque chose d'acide, de blessé.

— *Ah ben oui, monsieur a passé une bonne journée avec son assistante, hein.*

C'est pratique une assistante qui anticipe tout, qui sait se rendre indispensable...

Jean posa ses clés sur le comptoir avec une lenteur contrôlée.

— On recommence.

La scène dura vingt minutes. Suzy pleura. Jean se ferma. Il finit par aller dans la chambre. Elle l'entendit se coucher sans dîner.

Elle resta dans la cuisine, les mains à plat sur la table, à regarder le plat qu'elle avait préparé et qui refroidissait.

Elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Elle ne se reconnaissait plus.

La nuit, elle prit deux anxiolytiques au lieu d'un.

♦ ♦ ♦

Les crises devinrent plus fréquentes. Plus intenses. Elles surgissaient de rien — un retard, un message qu'elle avait entrevu, un prénom prononcé trop naturellement. Elle les sentait venir — cette chaleur dans la poitrine, cette montée incontrôlable — et elle essayait de les retenir, mais ils sortaient quand même. Des mots qu'elle n'avait pas voulu dire. Des reproches qui dépassaient ce qu'elle voulait exprimer. Jean dînait parfois en silence complet. Il répondait par monosyllabes. Il trouvait des raisons de se coucher tôt.

Elle voyait ce qui se passait. Elle ne savait pas comment l'arrêter.

Chapitre 14

Ce qu'on cherche quand on ne sait plus ce qu'on cherche.

Un soir, Suzy appela une amie et dit qu'elle sortait.

Jean était dans le canapé avec cet air de quelqu'un qui a besoin qu'on lui fiche la paix. Elle s'habilla dans la chambre — une robe qu'elle n'avait pas mise depuis longtemps, du maquillage, des talons. Elle passa devant lui sans rien dire.

Il leva les yeux. Elle attendit autre chose. Une question. Une réaction. N'importe quoi qui aurait prouvé que sa présence ou son absence lui importait.

— Tu sors ?

— *Oui.*

Il ne dit rien de plus. Elle sortit.

◆ ◆ ◆

Le bar était bruyant et mal éclairé. Elle commanda un verre de vin qu'elle finit trop vite puis en commanda un autre. Son amie parlait et Suzy souriait, acquiesçait, jetait des regards vers la porte sans savoir exactement ce qu'elle cherchait.

Un homme s'approcha. Pas désagréable. Ils parlèrent un moment. Elle sentit son regard sur elle et ça produisit quelque chose — un soulagement mince, presque humiliant. Le soulagement d'être encore désirable.

Elle rentra à minuit passé. Jean dormait. Ou faisait semblant.

Elle s'assit sur le bord du lit dans le noir et attendit qu'il dise quelque chose. Qu'il demande. Qu'il réagisse.

Il ne dit rien.

Elle alla dans la salle de bain et pleura contre le carrelage froid, la main sur la bouche, pour ne pas faire de bruit.

◆ ◆ ◆

Les sorties devinrent une habitude. Pas par plaisir — jamais vraiment par plaisir. Pour avoir quelque chose à faire de son corps quand l'appartement devenait irrespirable. Pour boire assez pour que les bords s'adoucissent.

Elle buvait plus qu'avant. Elle ne se l'avouait pas dans ces termes. Elle se disait qu'elle se détendait, que c'était provisoire.

Mais il y avait des soirs où elle rentrait et ne se souvenait pas très bien de ce qu'elle avait dit à qui. Des matins avec la tête lourde et cette honte diffuse de quelqu'un qui a perdu le contrôle de quelque chose sans savoir exactement quoi.

Sa mère, elle aussi, avait eu ses façons à elle de tenir.

Cette pensée traversa Suzy un matin devant son café. Elle la chassa aussitôt.

Chapitre 15

La première fois qu'il essaya de partir.

Jean lui dit un dimanche après-midi qu'il avait besoin de temps.

Il était assis à la table de la cuisine, les mains à plat, avec l'air de quelqu'un qui a répété ce qu'il allait dire. Qu'ils n'allaient plus bien ensemble. Que quelque chose s'était cassé. Qu'il avait besoin de réfléchir.

Il ne dit pas Jennifer. Il ne dit pas partir. Il dit temps. Espace. Réfléchir.

Suzy entendit tous ces mots et son cerveau ne put les traiter qu'un par un, très lentement, comme si le langage était devenu difficile.

Puis elle comprit.

Ce qui se passa ensuite sortit de très loin, de très profond, de quelque part en elle qu'elle ne connaissait pas ou qu'elle avait oublié.

— *Non. S'il te plaît. Non.*

Sa voix s'était cassée sur le non. Elle s'était levée. Elle avait mis ses mains sur ses bras à lui — pas pour le retenir physiquement mais parce qu'elle avait besoin de toucher quelque chose de réel.

— *Sans toi je ne peux pas. Je sais que j'ai été horrible, je sais, je vais changer.*

Donne-moi une chance. S'il te plaît.

Jean la regarda. Quelque chose de compliqué traversa son visage — de la pitié, peut-être. De la culpabilité.

— *Je suis rien sans toi. Tu es tout pour moi. Ma vie n'a plus de sens si tu pars.*

Elle entendit ces mots sortir de sa bouche et une partie d'elle les observait de l'extérieur avec une sorte d'horreur — cette femme qui suppliait, cette voix brisée, cette façon de se tenir qui ressemblait à de la noyade.

Elle s'entendait. Elle ne pouvait pas s'arrêter.

Jean ne partît pas ce soir-là. Il dit qu'il avait besoin de réfléchir. Qu'ils en parleraient plus tard. Il alla dans la chambre.

Suzy resta à la table. Elle tremblait encore légèrement. Elle prit le verre de vin qu'elle avait commencé plus tôt et le finit. Puis en versa un autre.

Chapitre 16

Ce qui est pire que le départ.

Jean resta.

Mais pas comme avant.

Il était là physiquement — dans le lit, à table, dans le canapé le soir. Mais quelque chose en lui s'était retiré. Une distance intérieure que Suzy sentait constamment, cette distance qui n'avait pas de nom et qui était pire que l'absence parce qu'elle était là sous ses yeux et hors de sa portée.

Il était gentil. Prévenant, parfois. Il rentrait à l'heure. Il répondait quand elle lui parlait.

Mais il était ailleurs.

Suzy passait ses journées à essayer de comprendre où il en était. À interpréter ses silences, ses tonalités, ses regards. Elle analysait chaque geste, chaque mot, chaque absence de mot. Elle construisait des théories. Elle les défaisait. Elle en construisait d'autres.

Les anxiolytiques aidaient à dormir. L'alcool aidait à passer les soirées. Elle avait trouvé un équilibre précaire, chimique, qui lui permettait de fonctionner — de faire la cuisine, de sortir faire les courses, de sourire quand il le fallait.

Elle appelait ça tenir.

♦ ♦ ♦

Un soir il rentra plus tard que prévu. Suzy ne dit rien. Elle servit le dîner. Elle attendit.

Puis quelque chose craqua. Pas une grande scène cette fois. Juste une question posée avec une voix trop calme.

— *T'étais avec elle ?*

Jean posa sa fourchette.

— Suzy...

— *Réponds-moi. T'étais avec Jennifer ?*

— Je t'ai dit, j'avais une réunion.

— *Je te crois plus.*

Il soupira. Ce soupir d'épuisement qui ne cherchait même plus à dissimuler — ce soupir fut pire que n'importe quoi qu'il aurait pu dire.

— Je sais pas comment on s'en sort, Suzy.

Elle non plus.

Chapitre 17

La nuit sans nom.

Il y eut une nuit où Jean ne rentra pas.

Un SMS laconique : je reste chez Ludo, on finit tard. Elle lut ce message à vingt-deux heures. Elle relut à vingt-deux heures cinq. À vingt-deux heures trente elle l'appela. Il ne décrocha pas. Elle rappela. Messagerie.

Elle envoya des messages. D'abord calmes. Puis moins calmes. Puis des messages qu'elle n'aurait pas voulu envoyer.

À minuit elle ouvrit une bouteille de vin.

Elle s'assit à la table de la cuisine et elle but en regardant son téléphone. Attendant une réponse qui ne venait pas. Imaginant où il était. Avec qui. Comment. Dans quel lit.

Son esprit produisait des images qu'elle ne voulait pas. Elle essayait de les chasser. Elles revenaient, précises, cruelles, inventées peut-être mais qui s'imposaient avec la force du réel.

Elle finit la bouteille.

À trois heures du matin elle était sur le canapé, les jambes repliées, et elle pleurait d'une façon qui n'avait plus rien de discret — des sanglots qui secouaient tout le corps, qui n'avaient plus personne à ménager.

Elle pensa à sa mère. À ces nuits d'enfance où elle entendait les bruits de l'autre côté du mur. La façon dont sa mère tenait, le lendemain, avec ses épaules droites et ses gestes économes.

Elle avait juré de ne jamais devenir ça.

Elle prit un anxiolytique avec le fond du verre. Elle s'endormit sur le canapé, les lumières allumées, le téléphone dans la main.

Chapitre 18

Il revient.

Jean rentra le lendemain matin.

Il la trouva sur le canapé, les yeux gonflés, entourée par les traces de la nuit — le verre vide, les messages sans réponse bien visibles sur l'écran du téléphone.

Il s'arrêta dans l'entrée. Il la regarda avec cette expression qu'elle avait appris à détester — ce mélange de culpabilité et de pitié qui ne ressemblait plus du tout à de l'amour.

— Suzy...

Elle ne dit rien.

Il s'approcha. S'assit à côté d'elle. Il posa une main sur son bras.

Et Suzy — qui avait passé la nuit à l'appeler, à l'attendre, à pleurer seule dans le noir — se blottit contre lui.

Parce qu'il était là. Parce qu'il était chaud. Parce que son corps avait tellement besoin de ça — de ce contact, de ce poids familier, de cette illusion d'être tenue.

Il ne s'expliqua pas. Il posa sa main sur ses cheveux et dit je suis là, doucement, comme à quelqu'un qui se noie.

Et elle laissa faire. Elle prit ce qu'il donnait.

C'était si peu. Et elle en était reconnaissante.

Cette pensée — je lui suis reconnaissante de rester — lui traversa l'esprit quelques secondes et s'éteignit avant qu'elle puisse la regarder vraiment.

Chapitre 19

Son père buvait aussi.

Les semaines qui suivirent eurent la même structure.

De la tension. Une crise. Des supplications. Un faux apaisement. Jean qui prenait de la distance. Suzy qui buvait pour supporter la distance. Une sortie. Des messages. Jean qui revenait — jamais vraiment, jamais complètement, mais suffisamment pour que Suzy raccroche à l'espoir.

Et recommence.

Elle avait arrêté de voir la plupart de ses amis. C'était trop compliqué d'expliquer. Trop épuisant de faire semblant d'aller bien. Elle préférait rester — dans cet appartement, dans cette attente, dans cette proximité avec Jean même quand Jean n'était plus vraiment là.

Elle dormait mal. Elle mangeait peu. Elle buvait régulièrement — pas de façon spectaculaire, juste ce verre le soir qui en devenait deux, puis trois, puis la bouteille finissait vide sans qu'elle ait vraiment décidé.

Son père buvait aussi.

Elle y pensa un soir, brutalement, devant le fond de son verre. Cette pensée qui arriva sans prévenir et qu'elle renvoya aussitôt.

Elle n'était pas son père. C'était différent. Lui buvait par faiblesse. Elle, elle buvait pour tenir. Pour passer les soirées. Pour que les images dans sa tête s'adoucissent assez pour qu'elle puisse dormir.

Ce n'était pas la même chose.

Elle n'y revint pas.

Chapitre 20

Ce soir-là.

Jean dit qu'il partait un vendredi soir.

Pas pour la nuit. Pour de bon, dit-il. Que ça ne pouvait plus continuer. Qu'il ne savait plus comment l'aider. Qu'il avait besoin de mettre de la distance. Des mots calmes, fatigués, les mots de quelqu'un qui a attendu trop longtemps de dire quelque chose.

Suzy écouta.

Elle était assise sur le canapé, les mains sur les genoux, et elle l'écouta avec une sorte de dissociation étrange — comme si la scène se déroulait un peu plus loin qu'elle, de l'autre côté d'une vitre.

Il fit un sac. Pas une grande valise — juste un sac, quelques affaires. Elle le regarda faire depuis le couloir. Il évitait son regard.

À la porte, il s'arrêta. Il se retourna. Il avait l'air épuisé — pas fâché, pas cruel.

Juste épuisé.

— Prends soin de toi, Suzy.

Elle ne répondit rien.

La porte se ferma.

◆ ◆ ◆

Elle resta debout dans le couloir un long moment.

Puis elle alla dans la cuisine. Elle ouvrit le placard sous l'évier. Elle prit la bouteille qu'elle gardait là — pas cachée, juste rangée, ce n'était pas pareil — et elle en versa un grand verre.

Elle alla s'asseoir à la table. La même table. Toujours.

Dehors il faisait nuit. L'appartement était silencieux d'une façon qu'il n'avait jamais été silencieux avant — un silence qui avait la forme de quelqu'un qui n'est plus là.

Elle but.

Elle prit son téléphone. Elle commença à écrire un message à Jean — je t'aime reviens stp — puis le supprima. Puis recommença. Les doigts hésitaient.

Dehors une voiture passa. Les phares traversèrent le plafond et disparurent.

Elle envoya le message.

Elle attendit.

Son verre était vide. Elle le remplit.

Le téléphone ne sonna pas.

— *Fin du Tome I* —

◆ ◆ ◆

À suivre...

Ce premier tome ne raconte pas encore la sortie.

Il raconte l'endroit où l'on reste.

Ce qui se rejoue.

Ce qui insiste.

Ce que l'on endure avant d'en comprendre le prix.

La suite commence là où les liens cessent enfin d'être invisibles.

Tome 2